

situation de la famille Daverny ; le terme du délai fixé par Albéric approchait, et déjà, dans ses lettres, il laissait poindre la menace sous les expressions habilement calculées d'une affection passionnée. Ses diverses tentatives pour voir Laurence dans les lieux où il la rencontrait fréquemment autrefois avaient toutes échoué par la raison bien simple qu'elle ne sortait que le matin de très bonne heure, avec Véronique, pour se rendre à l'église de Saint-Louis d'Antin : le monde l'avait éloignée de Dieu, la douleur l'y ramenait. Quand M<sup>me</sup> Daverny, toute frémissante, comptait les jours qui leur restaient encore, elle lui répétait que l'opposition de son père était le seul obstacle à ce qu'elle tint sa promesse fatale à M. de Chaudmonpré ; elle était prête pour le sacrifice mais non pour la lutte. Lorsque son père si bon en appelait à son cœur, à sa raison pour la supplier de renoncer à ce fatal mariage, quand il faisait valoir tour à tour sa tendresse et son autorité, elle se sentait hors d'état de résister, et bien certainement son secret finirait par s'échapper avec ses plans. Si M<sup>me</sup> Daverny se sentait le courage de soutenir cette pénible lutte, et qu'elle vienne à triompher, Laurence était prête, elle, à immoler le bonheur de toute sa vie ; pouvait-on lui demander davantage ?